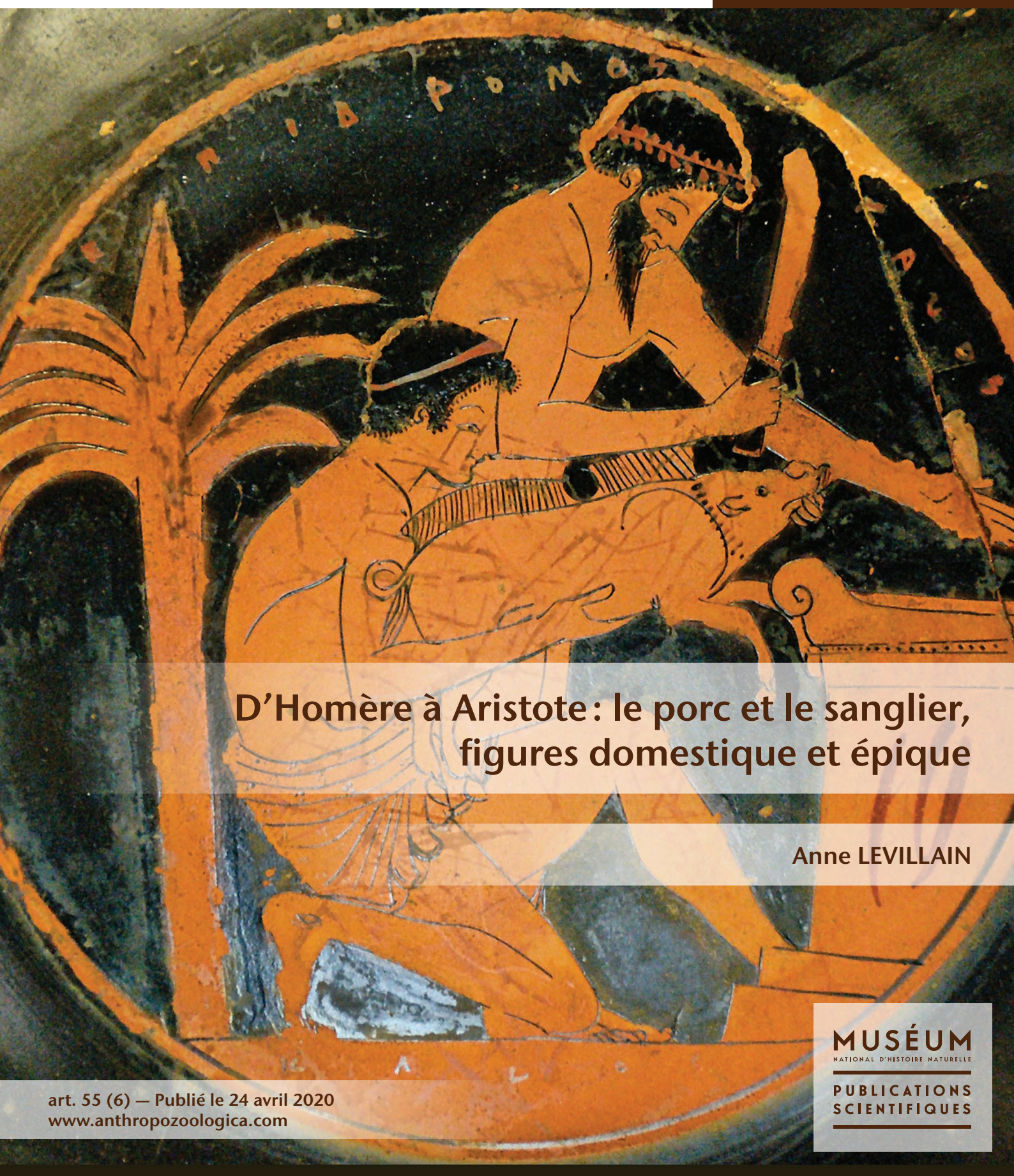




D'Homère à Aristote: le porc et le sanglier, figures domestique et épique

Anne LEVILLAIN

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Bruno David,
Président du Muséum national d'Histoire naturelle

RÉDACTRICE EN CHEF / EDITOR-IN-CHIEF: Joséphine Lesur

RÉDACTRICE / EDITOR: Christine Lefèvre

RESPONSABLE DES ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES / RESPONSIBLE FOR SCIENTIFIC NEWS: Rémi Berthon

ASSISTANTE DE RÉDACTION / ASSISTANT EDITOR: Emmanuelle Rocklin (anthropo@mnhn.fr)

MISE EN PAGE / PAGE LAYOUT: Emmanuelle Rocklin, Inist-CNRS

COMITÉ SCIENTIFIQUE / SCIENTIFIC BOARD:

Louis Chaix (Muséum d'Histoire naturelle, Genève, Suisse)
Jean-Pierre Digard (CNRS, Ivry-sur-Seine, France)
Allowen Evén (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Bernard Faye (Cirad, Montpellier, France)
Carole Ferret (Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Paris, France)
Giacomo Giacobini (Università di Torino, Turin, Italie)
Lionel Gourichon (Université de Nice, Nice, France)
Véronique Laroulandie (CNRS, Université de Bordeaux 1, France)
Stavros Lazaris (Archéologie et histoire ancienne : Méditerranée – Europe, Strasbourg, France)
Nicolas Lescureux (Centre d'Écologie fonctionnelle et évolutive, Montpellier, France)
Marco Masseti (University of Florence, Italy)
Georges Métailié (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Diego Moreno (Università di Genova, Gènes, Italie)
François Moutou (Boulogne-Billancourt, France)
Marcel Otte (Université de Liège, Liège, Belgique)
Joris Peters (Universität München, Munich, Allemagne)
François Poplin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean Trinquier (École Normale Supérieure, Paris, France)
Baudouin Van Den Abeele (Université Catholique de Louvain, Louvain, Belgique)
Christophe Vendries (Université de Rennes 2, Rennes, France)
Denis Vialou (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean-Denis Vigne (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Arnaud Zucker (Université de Nice, Nice, France)

COUVERTURE / COVER:

Sacrifice d'un jeune sanglier et inscription kalos (ΕΠΙΔΡΟΜΟΣ ΚΑΛΟΣ). Médaille d'une coupe attique à figures rouges attribuée au Peintre d'Epidromos, c. 510–500 av. J.-C. Musée du Louvre, Département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Galerie Campana, G 112 / *Sacrifice of a young boar, with kalos inscription (ΕΠΙΔΡΟΜΟΣ ΚΑΛΟΣ). Tondo from an Attic red-figure cup attributed to the Painter of Epidromos, c. 510 BC–500 BC. Musée du Louvre, Department of Greek, Etruscan and Roman Antiquities, Galerie Campana, G 112.*

Anthropozoologica est indexé dans / *Anthropozoologica is indexed in:*

- Social Sciences Citation Index
- Arts & Humanities Citation Index
- Current Contents - Social & Behavioral Sciences
- Current Contents - Arts & Humanities
- Zoological Record
- BIOSIS Previews
- Initial list de l'European Science Foundation (ESF)
- Norwegian Social Science Data Services (NSD)
- Research Bible

Anthropozoologica est distribué en version électronique par / *Anthropozoologica is distributed electronically by:*

- BioOne® (<http://www.bioone.org>)

Anthropozoologica est une revue en flux continu publiée par les Publications scientifiques du Muséum, Paris, avec le soutien du CNRS.

Anthropozoologica is a fast track journal published by the Museum Science Press, Paris, with the support of the CNRS.

Les Publications scientifiques du Muséum publient aussi / *The Museum Science Press also publish:*

Adansonia, *Zoosystema*, *Geodiversitas*, *European Journal of Taxonomy*, *Naturae*, Cryptogamie sous-sections *Algologie*, *Bryologie*, *Mycologie*.

Diffusion – Publications scientifiques Muséum national d'Histoire naturelle

CP 41 – 57 rue Cuvier F-75231 Paris cedex 05 (France)

Tél. : 33 (0)1 40 79 48 05 / Fax : 33 (0)1 40 79 38 40

diff.pub@mnhn.fr / <http://sciencepress.mnhn.fr>

© Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2020

ISSN (imprimé / *print*) : 0761-3032 / ISSN (électronique / *electronic*) : 2107-08817

D'Homère à Aristote : le porc et le sanglier, figures domestique et épique

Anne LEVILLAIN

École doctorale 022 Mondes anciens et médiévaux, Université Paris Sorbonne,
15 rue de l'École de médecine, F-75006 Paris (France)
et Laboratoire Orient et Méditerranée – Textes Archéologie Histoire,
CNRS, Université Paris-Sorbonne Paris IV, Université Panthéon-Sorbonne Paris 1,
École pratique des hautes Études, Collège de France,
27 rue Paul Bert, F-94204 Ivry sur Seine cedex (France)
anne.levillain@wanadoo.fr

Soumis le 4 novembre 2019 | Accepté le 18 mars 2020 | Publié le 24 avril 2020

Levillain A. 2020. — D'Homère à Aristote : le porc et le sanglier, figures domestique et épique, in Brémont A., Boudes Y., Thuault S. & Ben Saad M. (éds), Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé. *Anthropozoologica* 55 (6): 95-106. <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2020v55a6>. <http://anthropozoologica.com/55/6>

RÉSUMÉ

Dans l'Antiquité grecque, le porc et le sanglier, tout en se confondant dans la langue, apparaissent comme deux animaux très différents. Quand le premier est confiné à un univers domestique, le second prend au contraire son essor dans le monde sauvage et y montre toute sa combativité. Son tempérament lui permet alors de devenir un véritable modèle de vertu virile qui se déploie particulièrement au sein de l'épopée et demeure important dans toute la littérature grecque. L'image du porc connaît également un grand succès mais dans un registre bien différent ; là où le sanglier trouve sa place dans le domaine héroïque, le porc tend plutôt à voir son image se développer en lien avec la débauche. Dans cet article, nous nous proposons, à partir d'extraits de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, de comprendre comment l'imagerie populaire liée aux deux animaux peut être mise en relation avec l'œuvre du savant. Nous nous appuyons notamment dans cette démarche sur l'épopée homérique de façon à appréhender l'imaginaire véhiculé par le sanglier.

MOTS CLÉS

Sanglier,
porc,
Aristote,
Homère,
symbolique.

ABSTRACT

From Homer to Aristotle: the pig and the boar, domestic and epic figures.

In Ancient Greece, the pig and the boar, though they wore the same names in the language, appear to be very different animals. Whereas the first one is stuck in a domestic area, the second one, on the contrary, shows its full power and combativity in the wild world. Its temper allows it to become a true model of virile virtue, which is particularly pregnant in the epic and remains important in the whole Greek literature. The pig's image is very successful too but in a very different register; while the boar finds its place in the heroic sphere, the pig tends to be related to debauchery. In this article, from some extracts of Aristotle's *History of Animals*, we aim to understand in what way the popular images linked to these animals can play a role in the scientist's work. In order to get a global vision of the images attached to the boar, we will rely in particular on Homer's works.

KEY WORDS

Boar,
pig,
Aristotle,
Homer,
symbols.

INTRODUCTION

La Grèce antique semble faire du porc et du sanglier un seul et même animal, du moins dans la langue. En effet, les zoonymes par lesquels ils sont le plus souvent désignés recouvrent les deux suidés à la fois. En revanche dans la littérature, les images très différentes du porc et du sanglier semblent venir instinctivement contredire ce classement. Dans notre système de pensée actuel, nous séparons nettement le porc, animal d'élevage, à l'aspect bonhomme, du sanglier sauvage qui peuple nos forêts, jusqu'à en faire deux animaux à part entière. Cette différence, qui joue sur le tableau symbolique plutôt que scientifique, n'est néanmoins pas à négliger. Le classement populaire (*folk taxonomy*) est ancré dans la pensée commune et crée bien souvent des catégories auxquelles on se réfère spontanément, parfois davantage qu'aux classifications scientifiques elles-mêmes. Il est révélateur des idées que l'imaginaire entretient en relation avec chaque animal. Celui-ci n'est par ailleurs pas absent en Grèce elle-même; la littérature comme l'iconographie nous montrent bien deux bêtes aux champs d'action et aux évocations différents. Une certaine tension semble ainsi apparaître entre une identification des deux animaux par les zoonymes qui leur sont consacrés et la vision des deux animaux dans la culture grecque, qui tend à les séparer. Afin de résoudre cette ambiguïté, l'œuvre d'Aristote peut nous être d'une certaine aide: dans ses ouvrages zoologiques, l'auteur entreprend de recenser certains traits caractéristiques propres aux animaux et permettant de les rapprocher ou bien de les éloigner les uns des autres. Sa recherche s'organise autour de quatre types de caractéristiques: celles qui sont relatives au βίος, le mode de «vie» des animaux, leur environnement, à la πράξις, c'est-à-dire l'ensemble des «fonctions des animaux», la génération par exemple, à l'ἦθος, le «caractère» et aux μόρια, les «parties» du corps des animaux (Zucker 2005a: 171-177). Cette démarche permet ainsi de révéler la proximité pouvant unir deux animaux que nous considérons aujourd'hui comme faisant partie d'une même espèce, ou au contraire de l'omettre. Ceci est particulièrement important en ce qui concerne le porc et le sanglier. Il s'agit moins d'analyser la catégorisation scientifique en elle-même, déjà maintes fois étudiée (on pourra se référer à ce sujet aux travaux d'Arnaud Zucker [2005a, b]), que de comprendre quels liens Aristote établit entre deux animaux qui, tout en paraissant semblables, possèdent deux visages très différents. Leur statut dans cette œuvre scientifique peut nous permettre de mieux appréhender le contraste qui apparaît entre le lexique grec et le traitement culturel des deux animaux. Nous tenterons ainsi de comprendre la façon dont, à travers les classements, se reflète la tension qui anime la relation entre le porc et le sanglier dans l'imaginaire commun, soit comment, en étant un seul animal (*Sus scrofa* Linnaeus, 1758), ils peuvent en être deux. Nous nous proposons, non de reprendre de manière exhaustive l'œuvre zoologique d'Aristote, mais d'extraire quelques passages de l'*Histoire des animaux* (Louis 1964, 1968, 1969) afin de comprendre de quelle manière le classement scientifique lié au porc et au sanglier révèle la vision culturelle des deux animaux. Il s'agit, en bref, d'étudier autant une catégorisation scientifique qu'une classification symbolique.

ABRÉVIATIONS

Fr.	Hermippe, <i>Fragments</i> (Kassel & Austin 1986); Phrynico, <i>Fragments</i> (Kassel & Austin 1989);
HA	Aristote, <i>Histoire des animaux</i> (Louis 1964, 1968, 1969);
Il.	Homère, <i>Iliade</i> (Mazon 1937a-d);
Od.	Homère, <i>Odyssée</i> (Bérard 1924a-c);
Strom.	Clément d'Alexandrie, <i>Stromates</i> (Stählin & Früchtel 1985);
Pl.	Aristophane, <i>Ploutos</i> (Coulon & Van Daele 2008).

UNE DÉNOMINATION COMMUNE

La langue grecque dispose d'un vocabulaire relativement abondant et raffiné pour désigner les suidés (pour une étude complète de ces termes, y compris de ceux qui seront présentés dans cet article, voir André 1991; Briand 1997: 101, 102; Franco 2006: 6-10). Si tous ces termes n'apparaissent pas dans l'œuvre d'Aristote, l'auteur, par son choix, révèle cependant la précision terminologique que son entreprise impose. Chaque zoonyme est en effet porteur d'un sens particulier qui nous permet d'appréhender quelques critères de classement primordiaux. Dans le cadre de cet article, nous nous concentrerons sur les termes employés par Aristote dans l'*Histoire des animaux* (Louis 1964, 1968, 1969) afin de comprendre la signification de chaque zoonyme et ses implications en termes de catégorisation.

ΔΕΛΦΑΣ

Nous pouvons dans un premier temps évoquer brièvement le terme δέλφας. Celui-ci est peu représenté dans l'ouvrage d'Aristote; on le trouve dans un passage consacré aux produits des truies. L'auteur remarque que certaines d'entre elles ne produisent de «bons porcelets», τὰς δέλφακας χρηστὰς, (Aristote, HA VI, 18, 5, 573b) qu'après avoir déjà mis bas. On comprend dès lors que le mot δέλφας sert à désigner un jeune animal. On trouve dans le même passage, pour évoquer cette fois les rejets des truies primipares, le terme composé καλλίχοιροι, issu du substantif χοῖρον couplé à κάλλος, «la beauté». Cet adjectif désigne les animaux qui produisent de «beaux petits cochons». Un peu plus loin, on peut encore lire τὰ μετὰ χοῖρα (Aristote, HA VI, 24, 2, 577b) pour désigner les «petits cochons défectueux». On reconnaît le substantif χοῖρον, en association encore, qui désigne une nouvelle fois les rejets de la truie. Comme δέλφας, χοῖρον est donc un terme spécifiquement utilisé par Aristote pour désigner les porcelets.

Chacun des termes, qu'il soit employé pour lui-même ou dans une forme composée, n'est pas choisi au hasard mais vient ici préciser l'âge des sujets évoqués. Il permet une discrimination par rapport aux autres suidés.

ΚΑΠΡΟΣ

Outre ces deux zoonymes spécialisés pour désigner les petits, Aristote fait également usage du terme κάπρος. De même que pour les deux mots précédents, le contexte dans lequel il apparaît est révélateur de son sens propre. On le rencontre d'abord dans un paragraphe sur la productivité des porcs:

« [...] ἐνιαχοῦ δ' οἱ κάπροι δεκάμηνον ἰσχυρόνται ὀχεύειν, ἀγαθοὶ δὲ μέχρι ἐπὶ τριετές [...] » (Aristote, *HA* 545b, V, 12, 11)
 ([...] en quelques endroits, les verrats commencent à produire à dix mois, ils le font bien jusqu'à trois ans [...])

On apprend par la suite que :

« Κάπρος δ' ἀγαθὸς μὲν ὀχεύειν μέχρι ἐπὶ τριετές, τῶν δὲ πρεσβυτέρων χεῖρω τὰ ἐκγονα· οὐ γὰρ ἔτι γίνεται αὐτῷ ἐπίδοσις οὐδὲ ῥώμη. » (Aristote, *HA* V, 14, 18, 546a)

(Le verrat produit bien jusqu'à trois ans ; mais les porcelets nés des verrats plus âgés sont de plus faible constitution, parce que le verrat n'a pas lui-même de croissance, ni de force.)

Le contexte des deux citations nous laisse assez facilement deviner la particularité transmise par ce terme. Ce nouveau zoonyme porte en lui l'idée de masculinité et de virilité : il désigne spécifiquement le mâle reproducteur. Il est un signe de genre mais sert aussi à établir un statut particulier par rapport à ses congénères. Le *κάπρος* n'est pas un porc ordinaire mais possède une place et une fonction à part :

« [...] κάπρος stava a ὕς come ταῦρος stava a βοῦς e come τράγος stava a αἰξ [...] » (Franco 2006: 8)

([...] κάπρος était à ὕς ce que ταῦρος était à βοῦς et τράγος à αἰξ [...])

C'est pourquoi nous pouvons traduire le terme par « verrat » qui désigne précisément le porc reproducteur en français moderne. Aristote emploie ici le substantif le plus adapté à son propos scientifique.

Le terme *κάπρος* revêt une importance particulière au sein de notre étude. Il peut en effet, en grec, désigner aussi bien le verrat que le sanglier, même si, dans le texte d'Aristote, nous ne trouvons pas ce dernier emploi. Le terme « verrat » lui-même est directement issu de l'ancien français « ver », qui, venant du latin *verres*, désignait aussi bien le porc mâle que le sanglier (Rey 2001: s.v. « verrat »). Ce rapprochement entre les deux animaux s'explique aisément. Ils possèdent une proximité physique importante, notamment en raison du fait que le verrat possède de petites défenses (Briand 1997: 97). Ces défenses, qu'il partage avec le sanglier, ne se contentent pas de symboliser l'animal, elles sont également la marque de sa virilité (Franco 2006: 21, 22). Aristote constate ainsi :

« [...] χαυλιόδοντας αἱ θήλειαι οὐκ ἔχουσι τῶν ὤων [...] » (Aristote, *HA* IV, 11, 10, 538b)

([...] chez les suidés, les femelles n'ont pas de défenses [...])

Il n'emploie pas ici le terme *κάπρος*, dans la mesure où celui-ci désigne par lui-même le mâle, mais un génitif partitif pluriel, τῶν ὤων, « les suidés », susceptible d'évoquer le porc comme le sanglier. Ces défenses sont constitutives de l'identité des deux animaux puisque celles-ci les font entrer dans la catégorie des animaux *χαυλιόδων*, « aux dents saillantes » comme l'éléphant

par exemple (Zucker 2005b: 259-261). Cet adjectif constitue à la fois un critère de genre et une catégorisation relative aux parties du corps, les *μόρια*.

Cette fois, le zoonyme n'apporte pas tant une précision de genre qu'une validation d'un statut essentiel dans le cheptel. Ce ne sont cependant ni δέλφας et χοῖρον, ni κάπρος que l'on voit le plus souvent apparaître dans l'*Histoire des animaux* (Louis 1964, 1968, 1969).

Σῦς ET ὕς

C'est en effet le couple *σῦς* et *ὕς* qui domine les désignations des suidés dans l'ouvrage. Si l'on excepte une présence plus importante du premier terme dans la littérature archaïque, les deux mots ne connaissent pas de différence d'emploi et désignent le porc aussi bien que le sanglier (Chantraine 2009: s.v. *σῦς*). Cette identité des termes peut premièrement s'expliquer par la ressemblance physique des deux animaux, mais également par leur interfécondité. Cette proximité se retrouve aujourd'hui dans la classification des deux animaux qui appartiennent à la même espèce mais en constituent deux branches, le *Sus scrofa* qui désigne le sanglier d'une part et le *Sus scrofa domesticus* Erxleben, 1777, le porc, de l'autre.

Cette identité peut donc être la source de certaines ambiguïtés. Il faut être particulièrement attentif au contexte dans lequel l'un ou l'autre mot est employé afin de reconnaître l'animal désigné. On trouve ainsi dans le huitième livre de l'*Histoire des animaux* le passage suivant :

« Τῶν δὲ τετραπόδων αἱ μὲν ὕες νοσήμασι μὲν κάμνουσι τρισίν, ὧν ἓν μὲν καλεῖται βράγχος, ἐνῶ μάλιστα τὰ περὶ τὰ βράγχια καὶ τὰς σιαγόνας φλεγμαίνει. » (Aristote, *HA* VIII, 21, 1-5, 603a)

(Parmi les quadrupèdes, les porcs souffrent de trois maladies, dont l'une est appelée « branchos », au cours de laquelle se produit une inflammation autour des bronches et des mâchoires.)

La suite du chapitre est consacrée à la description de ces maladies mais aussi aux remèdes qui peuvent y être apportés. L'auteur emploie ici *ὕες* sans autre précision, le terme peut donc *a priori* évoquer les porcs comme les sangliers. Cependant, si tant est que cette homonymie doive nous amener à nous demander comment traduire *ὕες* ici, le sujet de ce paragraphe lui-même nous guide vers la réponse : il paraît évident que c'est bien en s'appuyant sur l'observation et l'expérience, sinon la sienne, du moins celle d'agriculteurs, qu'Aristote a pu collecter ces informations. Par ailleurs, celles-ci présentent un caractère utilitaire évident et transmettent un savoir pratique dans une démarche qui fait ici pencher le traité zoologique vers un manuel vétérinaire. Cette impression est renforcée par les passages suivant cet extrait, portant successivement sur les maladies des chiens, des chevaux et des abeilles. Nous reconnaissons autant d'animaux ou d'insectes domestiques élevés par les Grecs. Même les éléphants, mentionnés plus loin, peuvent être considérés comme des animaux de travail. Nous nous trouvons ici dans un passage du traité qui rejoint les préoccupations agricoles des éleveurs, susceptible de trans-

mettre un savoir utile. La gestion des maladies du porc entre en compte dans l'activité de l'éleveur et cet extrait montre bien que la façon d'envisager l'animal à travers des questions techniques et pratiques l'ancre dans un contexte tout à fait domestique.

L'étude du contexte dans lequel apparaissent l'un ou l'autre terme permet ainsi généralement de résoudre l'éventuelle difficulté inhérente à leur double emploi. Celui-ci nous renseigne plus avant sur la désignation des suidés dans l'œuvre d'Aristote : nous avons vu jusqu'ici que son emploi de termes précis permettait d'établir de façon implicite des critères de classement des individus, l'âge d'un côté, l'aspect reproducteur de l'autre. Ici nous nous trouvons face à deux termes qui, non seulement ne semblent pas apporter de caractéristiques précises à l'animal qu'ils désignent comme le faisaient δέλφαξ ou κάπρος, mais permettent aussi de parler du porc comme du sanglier. Tandis que les deux premiers zoonymes permettaient d'apporter une nuance de sens et induisaient une catégorisation de l'animal mentionné, σῦς et ὕς semblent au contraire beaucoup plus généraux et pourraient correspondre à un sens assez global, adaptable en fonction des besoins et du contexte. Ainsi, on serait tenté de traduire ὁ ὕς par « le suidé » pour rendre au mieux l'imprécision du terme.

Cependant, outre le contexte, d'autres informations viennent parfois préciser le sens des deux termes, leur permettant alors de constituer eux-mêmes des indices de catégorisation pour nous.

LES AJOUTS LEXICAUX À ΣΥΣ ET ΥΣ : UN ATOUT PRÉCIEUX POUR LA CATÉGORISATION

Σῦς et ὕς peuvent ainsi être accompagnés de divers termes, bien souvent des adjectifs, qui viennent leur apporter une nuance de sens et, par là, construire un univers hiérarchisé autour duquel s'établit une catégorisation plus ou moins implicite des individus.

LE PORC GRAS

Certains commentaires font clairement apparaître les usages qui peuvent être faits des porcs et des matières premières que l'on peut en retirer. Ainsi Aristote évoque-t-il la graisse de porc dans une comparaison avec le suif issu des moutons :

« [...] καὶ οἱ μὲν ζῶμοιοὶ τῶν πιόνων οὐ πηγνύνται, οἷον ἵππου καὶ ὕος, οἱ δὲ τῶν στέαρ ἔχόντων πηγνύνται, οἷον προβάτου καὶ αἰγός. » (Aristote, *HA* III, 17, 1, 520a)

([...] les bouillons réalisés à partir d'animaux gras, comme le cheval et le porc, ne coagulent pas tandis que les bouillons réalisés à partir des animaux qui possèdent du suif, comme le mouton ou la chèvre, coagulent.)

On voit là mentionnée une des caractéristiques principales associées au porc : son aspect gras, qui entre en compte dans le traitement économique de l'animal. Il est stimulé lors de l'élevage et permet ainsi de le distinguer du sanglier. Dès la période archaïque, cette qualité se trouve attachée au porc jusqu'à entrer dans sa définition ; à partir de l'œuvre homé-

rique (Homère, *Il.* IX, 208 ; XXI, 363 ; *Od.* II, 300 ; X, 390 ; XIV 19, 41, 81 ; XVII, 181 ; XX, 163), on trouve effectivement, dans la littérature, l'adjectif σιάλος, qui signifie « plein de graisse », accompagner σῦς et ὕς ou bien être employé seul en tant que substantif. Le terme comporte également une idée religieuse, liée à la qualité de la victime que constituera l'animal gras (Meissner 2019 : 191-193).

LA TRUIE FÉCONDE

Une autre caractéristique s'applique au porc, en l'occurrence à la truie qui, comme la graisse, entre en compte dans les préoccupations économiques et agricoles liées aux animaux. On peut ainsi relever dans l'*Histoire des animaux* (Louis 1964, 1968, 1969) l'attention accordée aux portées qui participe d'une catégorisation des animaux selon qu'ils sont μονοτόκος, qu'ils n'engendrent qu'un seul petit ou πολυτόκος, qu'ils engendrent de nombreux petits. La truie fait partie de cette deuxième sorte. Sa fécondité est largement décrite dans l'ouvrage :

« Αἱ μὲν οὖν ἡμεροὶ ὕες κύουσι τέτταρας μῆνας, τίκτουσι δὲ τὰ πλεῖστα εἴκοσιν. [...] Γηράσκουσι δὲ τίκτουσι μὲν ὁμοίως. » (Aristote, *HA* 573a-b, VI, 18, 2)

(Les truies sont en gestation pendant quatre mois et elles peuvent donner naissance à vingt petits au plus. [...] Lorsqu'elles vieillissent, elles donnent naissance de la même manière.)

Cette caractéristique est d'autant plus frappante qu'elle est répétée ; la truie donne naissance à des porcelets tout au long de l'année. Cette particularité s'explique aisément par la proximité que la truie entretient avec l'homme :

« [...] ἄνθρωπος δὲ μάλιστα πᾶσαν ὥραν, καὶ τῶν συνανθρωπευομένων ζώων πολλὰ διὰ τὴν ἀλέαν καὶ εὐτροφίαν, ὅσων καὶ αἱ κυήσεις ὀλιγοχρόνιοι εἰσιν, οἷον ὕος καὶ κυνός [...] » (Aristote, *HA* V, 8, 2, 542a)

([...] l'homme surtout [s'accouple] en toute saison, et parmi les animaux qui vivent avec l'homme, beaucoup [le font également], grâce à la chaleur et à la bonne nourriture, et aussi parmi tous ces animaux ceux dont les gestations sont courtes comme le porc et le chien [...])

La truie est ainsi rapprochée de la chienne et s'affirme avec elle comme le modèle d'une fécondité facilitée par la proximité avec l'homme. Ce thème de la truie et de la chienne fertiles est souvent repris dans la littérature (voir par exemple dans le corpus ésopique, la fable *La truie et la chienne* où les deux bêtes se disputent pour savoir qui donne naissance au plus grand nombre de petits [Chambry 329]).

Au contraire, il n'en va pas de même pour la laie ; Aristote, en parlant de celle-ci, précise certes que :

« Τὸ δὲ πλῆθος τῶν τικτομένων καὶ ὁ χρόνος τῆς κυήσεως ὁ αὐτὸς καὶ ἐπὶ τῶν ἡμέρων ὧν ἐστίν. » (Aristote, *HA* VI, 28, 3, 578a)

(L'abondance des produits et le temps de la gestation sont les mêmes que chez les porcs domestiques.)

Mais il indique ensuite que :

« Αἱ δ' ὕες αἱ ἄγριαι τοῦ χειμῶνος ἀρχομένου ὀχεύονται, τίκτουσι δὲ τοῦ ἔαρος [...] » (Aristote, *HA* VI, 25, 3, 578a)
(Les laies sont couvertes au début de l'hiver et mettent bas au printemps [...])

Si les laies produisent autant de petits que les truies, ces naissances sont cependant restreintes dans le temps, elles n'ont lieu qu'une fois dans l'année en raison des conditions de vie plus difficiles de l'animal.

ΥΣ ΗΜΕΡΟΣ ΕΤ ΥΣ ΑΓΡΙΟΣ

Nous voyons ici entrer en compte une nouvelle différenciation des animaux qui va venir chevaucher une autre particularité : d'une part la laie et la truie ont en commun des caractéristiques « fonctionnelles », relatives à la *πράξις* ; elles partagent des qualités reproductives semblables ; cependant leur mode de vie les sépare dans l'accomplissement de cette particularité. Ici, le milieu se surimpose à la fonction et l'on voit se côtoyer deux types de caractéristiques qui font appartenir la laie et la truie à la fois à une même catégorie, celle des animaux *πολυτόκος*, et à une catégorie différente. Celle-ci se trouve exprimée dans les extraits présentés par la dualité entre αἱ ἡμεροὶ ὕες, « les porcs domestiques », traduit ici par « les truies » en raison du contexte, et αἱ ὕες αἱ ἄγριαι, « les porcs sauvages » rendu par « les laies ». On comprend dès lors que c'est ici que se joue la différenciation entre le porc d'un côté et le sanglier de l'autre : la différence qui est pensée de l'un à l'autre réside dans l'opposition entre le domestique et le sauvage.

Nous avons vu jusqu'ici que les termes qu'emploie Aristote pour désigner les suidés permettent avant tout de distinguer les individus en fonction de leurs propres caractéristiques (l'âge) ou de celles de leur *γένος*, de leur « genre » (les animaux *πολυτόκος*, à suif, on pourrait aussi rajouter la conformation des sabots par exemple). Grâce à ces dernières, ils sont situés dans un ensemble plus vaste qui les rapproche ou les éloigne d'autres animaux (comme la truie et la chienne toutes deux très fécondes). Ces termes ne dénotent pas de partition de l'espèce *ὕς*, dans le sens où l'on pourrait s'attendre à trouver d'un côté le porc, de l'autre le sanglier, si ce n'est à travers la mention de « domestique » et de « sauvage ». Aristote annonce dès le début de son ouvrage cette différenciation :

« [...] πάντα γὰρ ὅσα ἡμέρᾳ ἐστὶ γένη, καὶ ἄγριά ἐστιν, οἷον ἵπποι, βόες, ὕες, ἄνθρωποι, πρόβατα, αἶγες, κύνες. » (Aristote, *HA* I, 1, 23, 488 a)

([...] en effet, toutes les espèces qui sont domestiques, sont aussi sauvages comme les chevaux, les bœufs, les porcs, les hommes, les moutons, les chèvres, les chiens.)

Il apparaît ici clairement que, pour Aristote, il existe deux sortes de porcs correspondant à deux manières de vivre. Pour reprendre la formule de Cristiana Franco, « la differenza maiale/cinghiale non era registrata come differenza di specie ma semplicemente di ecotipo [...] » (La différence porc/

sanglier n'était pas prise en compte comme une différence d'espèce mais simplement comme une différence d'écotype [...]) (Franco 2006: 7).

C'est donc sur leur mode de vie et leur milieu, leur *βίος*, que s'appuie Aristote pour différencier le porc et le sanglier. Les deux animaux, en dehors de cela, ne semblent pas comporter de caractéristiques qui les séparent l'un de l'autre. Aristote ne fait pas du porc et du sanglier deux animaux fondamentalement différents en raison de la diversité de leur mode de vie : pour lui, il s'agit bel et bien d'une même espèce qu'il serait artificiel de diviser en raison de cela, sans tenir compte de leurs particularités communes (Zucker 2005a: 231). Il est vrai que cette unicité s'explique par plusieurs facteurs importants : la ressemblance physique des deux animaux n'est pas à négliger mais il faut prendre plus encore en compte l'interfécondité qui existe entre ces deux animaux. Les sources littéraires aussi bien qu'archéozoologiques ne nous permettent pas dans l'état actuel des choses d'adopter un regard productif sur les possibles croisements ayant eu lieu entre porcs et sangliers dans l'Antiquité grecque. L'entreprise est de plus compliquée par la difficulté à différencier les vestiges des deux animaux (pour une approche archéozoologique de la question voir Borvon 2012: 88-97). Peut-être cette réalité tient-elle une place dans le fait qu'Aristote ne distingue que le milieu pour différencier les deux animaux.

C'est toujours cette dualité qui est mise en avant lorsque les deux animaux sont mentionnés ensemble. Leur identité n'empêche pas l'existence de quelques différences entre eux ; à propos des bœufs, Aristote précise que :

« Διαφέρουσι δ' οἱ ἄγριοι τῶν ἡμέρων ὅσον περ οἱ ὕες οἱ ἄγριοι πρὸς τοὺς ἡμέρους [...] » (Aristote, *HA* II, 2, 7499a)
(Les [bœufs] sauvages diffèrent des bœufs domestiques autant que les porcs sauvages par rapport aux porcs domestiques [...])

Le parallèle mis ici en place entre la situation des bœufs et des porcs laisse entendre que les différences existant entre les animaux découlent justement de leur statut sauvage ou domestique, comme la fréquence de production des truies soumise à leur milieu.

Cette catégorisation entre animaux domestiques et sauvages est particulièrement importante dans la mesure où elle semble dicter les différences effectives entre les bêtes : de leur milieu découlent des caractéristiques qu'ils possèdent. De même que la fécondité des truies, on peut évoquer le rôle de la castration dans le fait que les porcs ne développent pas de défenses (Zucker 2005d: 58, 60, 61). En effet, les verrats en sont, eux, bien dotés. Ainsi, nous pouvons noter que cette différence liée au milieu, au *βίος* du porc et du sanglier, gouverne certaines de leurs caractéristiques. Elle s'impose pour eux comme une catégorie qui vient englober un certain nombre des qualités possédées par les deux animaux et qui naissent de leur état, certaines propres à un des animaux, comme la fréquence de la reproduction, d'autres transversales comme les défenses. Cette question de la domesticité et de la sauvagerie apparaît donc comme un pivot dans la relation du porc et du sanglier.

Tout en rapprochant les deux animaux, elle permet d'illustrer et d'expliquer leur diversité. Ce mode de différenciation permet ainsi de prendre en compte l'existence des éventuels hybrides : inclus dans un élevage ou laissé libre, l'animal sera ainsi automatiquement rattaché à l'une des deux catégories. Il permet aussi d'envisager le passage d'un animal de la domesticité à la sauvagerie ou inversement. On peut ainsi penser aux animaux féroces, des porcs retournés à l'état sauvage et s'étant rapprochés des sangliers. De même, ce point est particulièrement intéressant dans la mesure où il est possible que des sangliers aient été retenus en état de captivité ou de semi-captivité dans l'Antiquité grecque (Chandezon 2009: 89). Les sources qui mentionnent de telles pratiques restent cependant très restreintes. Il est possible que cela soit dû au fait qu'il peut être difficile d'appréhender une telle catégorisation de l'animal : en devenant domestique, le sanglier acquiert-il pour autant les caractéristiques du porc ? De même un porc livré à lui-même se met-il à agir comme un sanglier ? Il est important de soulever cette question dans la mesure où c'est somme toute une différence culturelle qu'établit Aristote entre les animaux ; elle impose une opposition entre la culture et la nature, qui sont moins attachées aux animaux eux-mêmes qu'à leurs conditions de vie et apparaissent donc susceptibles d'être modifiées au cours de la vie de l'animal. Elles permettent cependant, indépendamment de l'idée de tout passage de l'un à l'autre, de construire une image de chacun des deux animaux. C'est celle-ci que la littérature grecque cristallise, construisant autour de cette opposition deux animaux fondamentalement divers.

DEUX ANIMAUX TRÈS DIFFÉRENCIÉS

Le milieu de chacun des animaux n'influence pas simplement ses caractéristiques fonctionnelles : il a aussi un impact sur le caractère que la bête va développer et par définition sur les relations qu'elle entretiendra avec les hommes. L'association de ces éléments conduit à produire une image de chaque animal qui n'est pas sans entretenir de liens avec les écrits d'Aristote.

LE SANGLIER ÉPIQUE

La description du caractère des animaux entre à part entière dans l'œuvre zoologique d'Aristote ; elle contribue à les définir autant que les parties de leur corps par exemple. Dans le cas du porc et du sanglier, cet élément est important puisqu'il s'agit de l'un des éléments qui les distinguent.

« Διαφέρουσι δὲ καὶ ταῖς τοιαύταις διαφοραῖς κατὰ τὸ ἦθος. Τὰ μὲν γὰρ ἔστι πρᾶα καὶ δύσθυμα καὶ οὐκ ἐνστατικά, οἷον βοῦς, τὰ δὲ θυμῶδη καὶ ἐνστατικά καὶ ἀμαθῆ, οἷον ὅς ἄγριος, τὰ δὲ φρόνιμα καὶ δειλά, οἷον ἔλαφος, δασύπους, τὰ δ' ἀνελεύθερα καὶ ἐπιβούλα, οἷον οἱ ὄφεις, τὰ δ' ἐλευθέρια καὶ ἀνδρεία καὶ εὐγενῆ, οἷον λέων, τὰ δὲ γενναῖα καὶ ἄγρια καὶ ἐπιβούλα, οἷον λύκος [...] » (Aristote, *HA* I, 1, 25,488b)

([Les animaux] comportent également des différences dans leurs caractères. Les uns sont doux, portés à la tristesse et ne sont pas résistants, comme le bœuf, d'autres

sont emportés, résistants et indomptables, comme le sanglier, d'autres sont réfléchis et peureux comme le cerf, le lièvre, d'autres sont bas et insidieux comme les serpents, d'autres agissent de manière libre, sont courageux et nobles, comme le lion, d'autres sont fidèles à leur nature, sauvages et insidieux, comme le loup [...])

On reconnaît ici l'ὅς ἄγριος, le « porc sauvage » qui s'oppose comme vu précédemment à l'ὅς ἡμερος, le « porc domestique ». Les qualités mentionnées dans ce texte sont donc propres au sanglier. L'animal est défini par son fort caractère : on peut noter qu'il est reconnu pour sa fureur et sa capacité de résistance mais est aussi caractérisé par rapport à l'homme, dans son aspect purement sauvage. On remarque en effet la présence de l'adjectif ἀμαθής ; issu du verbe μαθαίνω, « apprendre » qui signifie par extension « comprendre », le terme désigne celui « qui ne comprend pas » avec le préfixe privatif. Il glisse souvent vers l'idée d'idiotie (Chantraine 2009: s.v. μαθαίνω) mais dans le contexte de la différence entre domestique et sauvage, nous pouvons plutôt comprendre celui-ci comme une distinction forte : le sanglier demeure rétif à l'apprentissage et à l'empreinte que l'homme voudrait imposer sur lui. Il est profondément pensé comme ἄγριος, éloigné de l'homme et du porc domestique. Il est celui qu'on ne peut pas intégrer dans la sphère humaine. La différenciation implique ici également une particularité de caractère qui sépare le sanglier du porc et tend à le rapprocher d'autres animaux.

On le voit, le sanglier s'éloigne ici d'espèces domestiques comme le bœuf ainsi que le montre l'opposition de deux adjectifs qui les caractérisent, d'un côté les bœufs font partie des animaux « qui ne sont pas résistants », οὐκ ἐνστατικά, de l'autre le sanglier est caractérisé par cette résistance, ἐνστατικά. Au contraire, il paraît semblable à des espèces, comme lui, sauvages. On retrouve ainsi l'adjectif ἄγριος appliqué ici au loup mais c'est surtout du lion que le sanglier semble proche par son comportement : tous deux partagent une certaine impétuosité, traduite par les adjectifs ἀνδρείος, « courageux », littéralement « viril », et θυμῶδης, « emporté ». Outre une ressemblance de caractère, ces deux termes rattachent ces deux animaux à un certain univers. Effectivement l'ἀνδρεία comme le θυμός, « le cœur » font partie d'un lexique particulièrement rattaché aux textes épiques et impliquent bien souvent une caractérisation morale des héros. Le θυμός comme l'ἀνδρεία font tous deux état d'un courage, mais avec des connotations différentes. Le premier désigne une force chaude qui pousse à agir sans réfléchir. L'être θυμῶδης est brave aveuglement, sans même penser au risque qu'il encourt, comme Socrate l'expliquait à Nicias au sujet de la laie de Crommyon (Platon, *Lachès* 196 d-e). La seconde qualité évoque un courage plus idéalisé, une véritable vertu guerrière. Le lion et le sanglier sont tous les deux braves mais possèdent deux sortes de courage différentes. Cette distinction peut s'expliquer par une différence de comportement entre les deux animaux qu'expose Annie Schnapp-Gourbeillon dans son ouvrage *Lions, héros, masques. Les représentations de l'animal chez Homère* (Schnapp-Gourbeillon 1981). Elle y soutient la thèse que le lion est un animal supérieur au sanglier chez Homère, en particulier parce que le fauve n'hésite pas à aller

à la rencontre des hommes quand le sanglier vit loin d'eux et se contente de les affronter uniquement lorsqu'ils viennent à lui. Elle conclut ainsi à propos du sanglier « animal qui n'est que sauvage, adversaire redoutable mais incomplet puisque dépourvu d'initiative, ni carnivore, ni prédateur, jamais il ne s'identifie pleinement au héros, jamais il ne figure, tel le lion, le modèle idéal, la permanente perfection des valeurs héroïques » (Schnapp-Gourbeillon 1981: 50). Le sanglier, contrairement au lion, ne fait à ses yeux que réagir à l'attaque, il se défend bravement mais ne provoque pas l'affrontement. Ses réactions sont instinctives, automatiques et ne résultent pas d'un risque encouru volontairement. C'est sans doute pour cela qu'il reste au niveau du *θυμός*, lorsque le lion peut atteindre un courage plus abouti, faisant état d'une démarche plus décidée.

Ainsi, sans forcément atteindre sa perfection, le sanglier est très proche du lion dans les idées et l'image qu'il véhicule. Cette proximité se ressent à travers les rapprochements abondants que l'*Iliade* propose entre les deux animaux. Le chant XVII fait apparaître une très claire parenté de caractère entre le sanglier et deux fauves :

« Οὐτ' οὐν πορδάλιος τόσσον μένος οὐτελέοντος
οὐτε σὺ δὲ κάπρου δολοφρόνος, οὐτε μέγιστος
θυμὸς ἐνίστηθες σιπερὶ σθένει βλεμεαίνει,
ὅσσον Πάνθου υἱὲς ἐνυμμελῖαι φρονέουσιν. » (Homère,
Il. XVII, 20-23)

(Ils n'ont donc en pensée autant de cœur
ni que la panthère, ni que le lion, ni que le sanglier
dont le très grand emportement dans sa poitrine est fier
de sa force,
les fils de Panthoos à la bonne lance.)

Le lien entre les trois animaux est fait en fonction de leur courage, de leur audace. Nous pouvons remarquer que le passage qui concerne le sanglier est plus développé que celui des fauves. Il rappelle encore une fois le *θυμός* propre au sanglier. On y retrouve une formule, *περὶ σθένει βλεμεαίνει*, déjà employée quelques chants plus tôt pour exprimer sa confiance en sa puissance :

« [...] ὡς δ' ὅτ' ἀνέντεκύνεσσιν αἰὶνδράσι θηρευτῆσι
κάπριος ἡλέων στρέφεται σθένει βλεμεαίνων [...] »
(Homère, *Il.* XII, 41, 42)

([...] comme lorsque parmi des chiens et des chasseurs,
un sanglier ou bien un lion se retourne, fier de sa force [...])

On voit ici une équivalence se former entre le lion et le sanglier, que l'on retrouve dans plusieurs passages de l'œuvre (voir aussi *Il.* V, 782, 783 ; VII, 256, 257 ; VIII, 338). Quelles que puissent être leurs différences, les deux bêtes sont assimilées par leurs qualités. Elles semblent être caractérisées par les mêmes réactions et devenir alors, en tant que symboles du courage, des modèles interchangeables. Le sanglier, en plus d'être *ἄγριος*, semble même atteindre le statut de fauve.

Les combats opposant les deux animaux parsèment du reste la littérature grecque, tels l'épisode de la mort de Patrocle (Homère, *Il.* XVI, 823-829) ou encore la description d'une

bataille sanglante entre lions et sangliers dans le *Bouclier* d'Hésiode (168-177). Ils ornent surtout abondamment la céramique grecque. Ce thème, chéri notamment de la période archaïque, met aux prises deux animaux symboles de la force naturelle, dignes de se combattre l'un l'autre, bien que le lion l'emporte le plus souvent. On retrouve chez Aristote la trace de ce motif à travers une anecdote relatée dans un paragraphe au sujet du lion :

« Ἦδη δ' ὥπται λέων καὶ ὑἱ ἐπιτίθεσθαι μέλλων, καὶ ὡς εἶδεν
ἀντιφρίξαντα, φεύγων. » (Aristote, *HA* IX, 31, 6)

(Un lion a déjà été vu sur le point de s'attaquer à un sanglier, et comme il le voyait se hérissier, fuir.)

Bien qu'Aristote raconte cette histoire dans un passage sur les deux sortes de lion qui existent, l'une plus lâche, l'autre plus courageuse (*ἀνδρείότερον*, le même adjectif que dans les caractères des animaux précédemment mentionnés), on perçoit aisément l'aspect inhabituel de la situation. L'auteur n'a pas lui-même assisté à la scène qui lui a visiblement été transmise comme le montre le passif *ὥπται*. Son récit souligne l'incongruité de la scène. On perçoit ici le renversement du déroulement normal de la rencontre. La fuite du lion et sa frayeur tranchent en particulier avec son caractère. Le lion, en effet, ne recule pas, surtout devant son adversaire favori. Nous nous trouvons ici face à un retournement de l'ordre établi, qui contraste avec les relations existant généralement entre les deux animaux. Par un effet de miroir, l'épisode vient cependant rappeler l'issue habituelle de ce genre d'affrontement, ou au moins leur déroulé, et s'inscrit ainsi d'une certaine manière dans la tradition des récits de combat de lion et de sanglier.

À travers le rapprochement des deux animaux dans la littérature et l'iconographie, nous voyons un nouveau modèle de définition du sanglier se faire jour : l'animal apparaît comme un composant fondamental de l'univers épique. À ce titre, c'est avant tout à son caractère que l'on s'intéresse ici. Celui-ci, mentionné également par Aristote, est au cœur de la mise en scène construite autour de l'animal. Ceci est dépendant du type de littérature dans lequel on se situe, ces textes n'ayant pas de vocation scientifique comme ceux d'Aristote mais révèle aussi un glissement d'intérêt du *βίος* vers l'*ἦθος*, le caractère du sanglier. Alors que la science met en avant l'aspect sauvage, *ἄγριος*, du lieu où vit l'animal et son influence sur ce dernier, c'est sur la sauvagerie du caractère que se concentre la littérature poétique associée à l'animal, permettant ainsi des rapprochements nouveaux. Alors que les comparaisons d'Aristote visent à définir les animaux à partir de leurs points communs généraux, on voit ici que cette recherche est restreinte au caractère du sanglier.

C'est en effet celui-ci qui le distingue dans la littérature homérique où il possède un double statut. Il est à la fois l'opposant et le comparant du héros, révélant à chaque fois sa force. Le premier cas est illustré dans deux épisodes, relatés pour l'un dans l'*Iliade* (Homère, *Il.* IX, 527-549), pour le second dans l'*Odyssée* (Homère, *Od.* XIX, 428-466). Il s'agit de deux chasses mettant en scène Méléagre et Ulysse. La première est menée contre le sanglier de Calydon, envoyé par Artémis pour punir

le roi Œnée de ne pas lui avoir accordé de sacrifices. La seconde présente une scène décisive puisqu'elle s'affirme comme un véritable rite d'initiation permettant à Ulysse d'affirmer sa valeur aux yeux de sa famille et, au-delà, d'être reconnu et intégré dans la communauté sociale en tant qu'homme adulte et accompli (Franco 2006: 15, 16). Ulysse part à la chasse entouré de son grand-père, Autolycos, et de ses oncles, mais il est bien la seule figure qui se détache au cours de la lutte contre l'animal. Celle-ci devient un véritable combat singulier dont Ulysse ressort vainqueur, non sans avoir été victime de la violence de l'animal. C'est en effet à cette occasion qu'il reçoit la blessure qui symbolise sa nouvelle identité d'homme adulte et qui permettra ensuite sa reconnaissance par ses proches, une fois de retour à Ithaque. Les défenses de l'animal accentuent le danger de la chasse et donc son prestige (voir la répétition de ce motif dans *Il.* XI, 415 ; XII, 149, 150 ; XIII, 474, 475). Ces attaques mutuelles, menant d'un côté à une simple cicatrice, de l'autre à la mort, contribuent à accentuer l'effet de miroir existant entre les deux adversaires. L'épreuve confirme le mérite d'Ulysse en faisant apparaître dans le sanglier une endurance et une force qui exaltent la puissance et la valeur virile du jeune chasseur qui l'affronte. C'est en combattant qu'Ulysse devient un héros. Sur ce modèle épique, la chasse au gros gibier, et particulièrement au sanglier, s'affirme comme une véritable rite de passage à l'âge adulte pour les jeunes hommes dans la cité grecque (Schnapp 1997: 226 et suivantes).

Outre l'opposant de l'homme, le sanglier peut aussi être son comparant. C'est le cas le plus fréquent dans la littérature épique et il apparaît de manière frappante dans l'*Iliade* où le sanglier figure dans de très nombreuses comparaisons. Celles-ci peuvent être concises comme dans l'exemple suivant où elle n'occupe qu'un vers :

« Ἰδομενεὺς μὲν ἐνὶ προμάχοις, συϊεῖ κελος ἀλκὴν [...] » (Homère, *Il.* IV, 253.)

(Idoménée, aux premiers rangs, semblable par sa force à un sanglier [...])

Le rapprochement entre le comparé et le comparant est direct, établit une forme d'égalité. Tous deux partagent une même vertu, la force, la vigueur, et l'aspect ramassé de la comparaison contribue à accentuer l'identification entre les deux êtres.

Ces comparaisons peuvent également être plus développées et courir sur plusieurs vers. On trouve ainsi :

« ἴθυσεν δὲ διὰ προμάχων συϊεῖ κελος ἀλκὴν καπρίῳ,
ὅς τ' ἐν ὄρεσσι κύνας θαλεροῦς τ' αἰζήρους
ῥηιδίως ἐκέδασσεν, ἐλιξάμενος διὰ βήσας·
ὥς υἱὸς Τελαμῶνος ἄγαυοῦ, φαίδιμος Αἴας,
ρεῖα μετ' ἐισάμενος Τρώων ἐκέδασσε φάλαγγας [...] »
(Homère, *Il.* XVII, 281-285)

(Il fonçait à travers les premiers rangs, semblable par sa force à un sanglier, qui dans les montagnes, disperse facilement les chiens et les hommes forts et vigoureux, s'étant retourné dans les vallons ; de même le fils du noble Télamon, l'illustre Ajax, se fauflant, dispersa les phalanges des Troyens [...])

Nous retrouvons ici la même formule, συϊεῖ κελος ἀλκὴν, « semblable par sa force à un sanglier » mais elle entraîne cette fois une véritable scénette, illustrant la valeur du sanglier et en miroir celle d'Ajax. L'animal se retrouve ainsi placé dans un contexte qui mêle guerre et chasse. À la frontière entre les univers épique et cynégétique, le sanglier acquiert une dimension qui fait de lui non plus seulement un gibier mais un combattant digne des plus grands guerriers, Ajax mais aussi Ulysse et Diomède (*Il.* XI, 326, 327). La mention de l'ἀλκή n'est pas anodine puisqu'elle désigne la force, la valeur guerrière (Chantraine 2009: s.v. ἀλκή). Comme le θυμός, « le cœur, la force chaude », elle contribue à ajouter à l'animal une valeur morale à laquelle le guerrier idéal doit aspirer.

Le sanglier assume ainsi chez Homère une dimension épique certaine. Il incarne un idéal héroïque et est distingué par une forte caractérisation morale qui lui permet d'appuyer l'exemplarité des guerriers grâce à sa force, son endurance et sa confiance en soi, fortement liées au contexte guerrier et à ses valeurs. C'est une image qu'il conserve dans la littérature, bien après Homère, dans des écrits de différentes natures, aussi bien philosophiques (Platon, *Lachès* 196 d-e) que comiques (Aristophane dans *Lysistrata* 1248-1253) ou cynégétiques (voir le *Cynégétique* de Xénophon [X]). Le sanglier s'affirme ainsi comme le symbole d'un courage viril et d'une valeur guerrière accomplie. Chez Aristote, cette impétuosité se retrouve mais elle est traitée sous un jour différent.

UNE FUREUR PARTAGÉE

L'impétuosité du sanglier s'exprime non seulement dans le cadre de la chasse mais aussi dans celui de véritables combats qui l'opposent à ses congénères lors de la saison des amours à laquelle le traité d'Aristote consacre un passage :

« Οἷτε γὰρ ἵπποι δάκνουσι τοὺς ἵππους καὶ καταβάλλουσι καὶ διώκουσι τοὺς ἵππους, καὶ οἷτες οἱ ἄγριοι χαλεπώτατοι, καὶ περὰ σθενέστατοι περὶ τὸν καιρὸν τοῦτον ὄντες, διὰ τὴν νόθειαν, καὶ πρὸς ἀλλήλους δὲ ποιοῦνται μάχας θαυμαστάς, θωρακίζοντες ἑαυτοὺς καὶ ποιοῦντες τὸ δέρμα ὡς παχύτατον ἐκ παρασκευῆς, πρὸς τὰ δένδρα τὰ ῥίβοντες καὶ τὰ πηλῶ μολύνοντες πολλὰ κικλίσαντες ἑαυτοὺς μάχονται δὲ πρὸς ἀλλήλους, ἐξελάνοντες ἐκ τῶν σφοδρῶν, οὕτως σφοδρῶς ὥστε πολλὰ κικλίσαντες ἀποθνήσκουσιν. Ὡσαύτως δὲ καὶ οἱ ταῦροι καὶ οἱ κριοὶ καὶ οἱ τράγοι· πρότερον γὰρ ὄντες σὺν νομοῖς καὶ σὺν τοῖς καιροῦς τῆς ὁρέας μάχονται διὰ μιστάμενοι πρὸς ἀλλήλους. » (Aristote, *HA* VI, 18, 2-3, 571b)

(Les chevaux se mordent les uns les autres ; ils renversent et poursuivent les cavaliers, et les sangliers sont les plus terribles, bien qu'ils soient très faibles au cours de cette période, en raison de l'accouplement, et ils se livrent entre eux des combats impressionnants, se cuirassant et rendant leur peau la plus épaisse possible en guise de préparation, se frottant contre les arbres, se roulant souvent dans la boue et se séchant ; ils combattent, s'élançant hors de leur bauge, avec tant de force que souvent les deux animaux meurent. Il en est de même aussi pour les taureaux et les boucs ; en effet, partageant d'abord le même champ, durant les périodes d'accouplement, ils se séparent pour combattre.)

Les sangliers, reconnaissables ici à la désignation οἰῦες οἰῶγριοι, « les porcs sauvages », sont violemment touchés par le rut. Les combats qu'il provoque chez ces animaux sont ici largement mis en valeur. Cette période est en effet synonyme d'une extrême rudesse, représentée ici par la mort fréquente des deux adversaires au cours des duels. La préparation qui précède ceux-ci renforce cette impression : les animaux se préparent à affronter leurs rivaux comme les soldats se préparent à faire la guerre. Le verbe θωρακίζω désigne spécifiquement le fait d'enfiler une cuirasse. De même, les termes μάχας θαναμαστάς, « des combats impressionnants », et μάχονται, « ils combattent », renvoient directement au contexte guerrier. Le sanglier ne se contente pas de combattre : il se prépare en vue de l'affrontement, comme un véritable guerrier. On retrouve ici l'atmosphère épique dans laquelle évolue le sanglier lorsqu'il est mis en scène dans la littérature homérique, en revanche aucune dimension morale ne lui est attachée. Le sanglier affirme ici la figure d'un mâle guerrier mais est seulement représenté dans le cadre de la fureur du rut.

C'est bien ici le comportement du sanglier par rapport à ses rivaux qui est mis en valeur plutôt que sa reproduction en elle-même. Aristote concentre dans la mention ὅς ἄγριος toute la sauvagerie de l'animal, évoquant une agressivité et une force d'affrontement particulièrement puissantes lors de la période de reproduction. L'impétuosité du sanglier ne se manifeste cependant pas uniquement lors du rut. Aristote décrit le cas des sangliers châtrés :

« Τῶν δ' ἄρρένων καὶ ἀγρίων οἱ τομίαι μείζους γίνονται καὶ χαλεπώτεροι, ὥσπερ καὶ Ὀμηρὸς ἐποίησεν “θρέψεν ἐπὶ χλοῦνῃ σὺν ἄγριον· οὐδὲ ἐώκει θηρί γε σιτοφάγῳ, ἀλλὰ ῥίψι ὕληντι.” ἴνονται δὲ τομίαι διὰ τὸν νόσον οὐκ ἐπιπίπτειν νόσημα κνησμὸν εἰς τοὺς ὄρχεις· εἴτα ξυόμενοι πρὸς τὰ δένδρα ἐκθλίβουσι τοὺς ὄρχεις. » (Aristote, *HA* VI, 25, 3, 578a, b)

(Parmi les animaux mâles et sauvages, ceux qui sont castrés deviennent plus grands et plus terribles, comme le dit Homère : « Il nourrissait un sanglier châtré ; il ne ressemblait pas même à une bête nourrie de céréales, mais à une roche boisée. » Les animaux châtrés, en raison d'une maladie qui leur advient lorsqu'ils sont jeunes, ressentent une démangeaison au niveau de leurs testicules ; se grattant ensuite contre les arbres, ils écrasent leurs testicules.)

Nous assistons ici à l'autocastration de certains jeunes sangliers, incapables de supporter la démangeaison qui les prend. Le sanglier se prive lui-même des organes qui font de lui un mâle et devient alors, paradoxalement, un mâle accompli (Franco 2006: 22-24). L'extrait cité montre bien, par l'usage des comparatifs μείζους, « plus grands », et χαλεπώτεροι, « plus terribles », que ces mâles sont plus imposants que les autres et semblent atteindre une forme achevée, comme au faite de leur puissance. L'adjectif χλοῦνης, « châtré », qui apparaît ici dans le texte et que l'on retrouve notamment dans l'épisode de la chasse de Calydon (Homère, *Od.* IX, 539), semble exprimer cet état. Cet adjectif, propre au sanglier, s'éloigne de pratiques ayant cours dans les élevages grecs pour lesquelles on emploie ἐκτέμνω et ses dérivés (Aristote, *HA* IX, 37, 4).

Ici l'impétuosité du sanglier se fait excessive. Elle n'est pas envisagée dans un contexte moral mais bien dans une étude des comportements de l'animal, sans pour autant que son auteur ignore l'image épique du sanglier, comme le montre l'atmosphère guerrière du premier extrait.

Cette fougue n'est cependant pas particulière aux sangliers, ni même aux mâles. Elle habite aussi les femelles qui se montrent tout aussi exaltées que les sangliers quand vient la saison des amours. C'est ainsi qu'Aristote décrit la folie qui s'empare des juments et des truies au moment de la période de reproduction :

« Τῶν δὲ θηλειῶν ὁρμητικῶς ἔχουσι πρὸς τὸν συνδυασμὸν μάλιστα μὲν ἵππος, ἔπειτα βοῦς. Αἰμένουν ἵπποι αἱ θήλειαι ἵππομανοῦσιν· ὅθεν καὶ ἐπὶ τὴν βλασφημίαν τὸ δόνομα αὐτῶν ἐπιφέρουσιν ἀπὸ μόνου τῶν ζώων τοῦ τοῦ τὴν ἐπὶ τῶν ἀκολάστων περιττὰ φροδισιάζεσθαι. Λέγονται δὲ καὶ ἔξανεμοῦσθαι περιττὸν καιρὸν τοῦτον· διὸ ἐν Κρήτῃ οὐκ ἐξαίρουσι τὰ ὄχρεια ἐκ τῶν θηλειῶν. Ὅταν δὲ τοῦτο πάθωσι, θεοῦ σινέκτων ἄλλων ἵππων. Ἔστι δὲ τὸ πάθος ὅπερ ἐπὶ τῶν νύων λέγεται τὸ καπρίζειν. Θεοῦ σινδεδούτε πρὸς ἑαυτοὺς πρὸς δυσμάς, ἀλλὰ πρὸς ἄρκτον ἢ νότον. Ὅταν δ' ἐμπέσῃ τὸ πάθος, οὐδένα ἑῶσι πλησιάζειν, ἑῶσ' ἂν ἡ ἀπίεψαι διὰ τὸν πόνον ἢ πρὸς θάλατταν ἔλθωσιν. » (Aristote, *HA* VI, 17, 6-7)

(Parmi les femelles, c'est la jument qui se porte le plus fortement vers l'accouplement, ensuite c'est la vache. Les juments font donc preuve d'« hippomanie » ; de là, à partir de ce fait unique parmi les animaux, elles portent ce nom, donné par diffamation à ceux qui sont intempérants dans leur comportement amoureux. On dit qu'elles sont excitées à cette occasion ; c'est pourquoi en Crète on n'éloigne pas les étalons des femelles. Lorsqu'elles subissent cela, elles courent, elles courent loin des autres chevaux. C'est exactement le mal que l'on appelle « la folie du verrat » chez les truies. Elles ne courent ni vers l'orient, ni vers l'occident mais vers le nord ou le sud. Lorsque le mal les prend, elles ne laissent personne s'approcher jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent sous l'effet de la fatigue ou qu'elles aillent dans la mer.)

Nous retrouvons ici l'excès ressenti par les sangliers au moment du rut. Chez les différents animaux, la tension sexuelle se manifeste par des réactions violentes, la course jusqu'à l'épuisement et le rejet de leurs congénères. Comme chez les mâles, cela peut se traduire par de l'agressivité à l'égard de qui les approche :

« Καὶ αἱ ὕες δ' ὅταν ἔχωσι πρὸς τὴν ὀχείαν ὁρμητικῶς, ὁ καλεῖται καπρᾶν, ὠθοῦνται καὶ πρὸς τοὺς ἀνθρώπους. Περὶ δὲ τὰς κύνας τὸ τοιοῦτον πάθος καλεῖται σκυζάν. » (Aristote, *HA* VI, 17, 14, 572b)

(Les truies, quand elles sont en chaleur, ce qu'on appelle « le désir du verrat », assaillent même les hommes. Chez les chiennes, ce même mal s'appelle « grogner de désir ».)

Nous pouvons noter que les truies sont cette fois rapprochées des chiennes, avec qui elles partageaient déjà le qualificatif de πολυτόκος. Avec les juments, et les vaches, moins évoquées ici, les deux animaux partagent une impétuosité particulièrement

puissante durant la saison des amours. Nous pouvons noter le parallèle établi entre les trois animaux à travers les verbes qui désignent spécifiquement l'état de folie sexuelle qui les prend : *ἵππομανεῖν*, *καπρίζειν* et *καπρᾶν* ainsi que *σκυζᾶν*. Ce dernier est construit à partir d'une forme concernant premièrement le « grondement du chien » (Lamberterie 1994: 27, 28), d'où notre traduction par « grogner de désir ». Les trois premiers verbes en revanche sont formés à partir de zoonymes. Pour la jument, il s'agit du terme *ἵππος*, commun aux mâles et aux femelles. En revanche, pour les truies, c'est sur le mot *κάπρος* que le verbe est formé : on se souvient que ce substantif permet de désigner le mâle reproducteur chez les porcs. Le mot comporte donc une notion fortement sexuelle. Nous pouvons noter que le verbe est doublé sous deux formes différentes : si le premier verbe, *καπρίζειν*, semble évoquer le comportement de la truie de manière neutre, le second, *καπρᾶν*, comporte une terminaison spécifique « désignant des (im)pulsions, des envies ou des désirs » (Lamberterie 1994: 24). L'état des animaux trouve ici une dénomination précise, conforme à l'aspect scientifique du propos et traduit bien la fureur des bêtes. Ces désignations s'inscrivent dans un ensemble de termes cohérents et rappellent, dans le cas des truies, la classification des animaux puisque nous retrouvons le terme *κάπρος* qui isole la particularité de l'animal reproducteur par rapport aux autres porcs. Avec ces remarques sur la sexualité des animaux, Aristote crée un rapprochement entre les suidés, les chevaux et les chiens au sein d'un nouvel ensemble classificatoire, les animaux « lubriques », *ἄφροδισιαστικά* (Zucker 2005c: 33). Cette qualité fait partie des conditions de vie des animaux, caractérise le *βίος*. Cette fois, porcs et sangliers, séparés dans cette catégorie par leur habitat, sont rassemblés par leur comportement sexuel.

LE PORC LUBRIQUE

Nous pouvons relever, dans le pénultième extrait, la mention du sens figuré que peut avoir *ἵππομανοῦσιν* : le verbe peut en effet être employé pour désigner, outre les juments, les personnes de mauvaise vie. Aristote ne dit pas explicitement que le processus est semblable pour le porc, cependant le vocabulaire grec affirme volontiers ce passage de l'humain à l'animal. En effet, sans que le verbe *καπρίζειν* ne soit repris précisément, les termes issus de *κάπρος* abondent dans le lexique grec, notamment chez les auteurs comiques. Nous pouvons par exemple citer l'emploi figuré du verbe *καπρᾶν* (Aristophane, *Pl.* 1024), « être débauché », ou encore *κάπρανα* (Phrynicos, *Fr.* 33 K.-A. ; Hermippe, *Fr.* 9), « la débauchée », exclusivement utilisés pour désigner des femmes (pour un recensement plus complet, voir Briand 1997: 99, 100 ; André 1991: 18 ; pour Aristophane plus spécifiquement, voir Taillardat 1985). Le substantif est donc à l'origine de termes tout à fait scientifiques tels *καπρίζειν* mais également d'une série de mots beaucoup moins sérieuse et volontiers employée dans un registre moral. Cette utilisation des termes se reflète dans son étymologie puisque l'on considère que le terme *κάπρος* pourrait être issu du verbe *κάπτω*, « happer avidement, engloutir », que l'on associera aisément à l'idée de gloutonnerie et, par extension, à celle d'avidité sexuelle. Cette idée est renforcée par la proximité du terme avec les noms latin et ombrien du

bouc, *caper* et *cabru* (Chantraine 2009), ce qui permet un rapprochement pertinent puisque l'on connaît la place que cet animal occupe précisément dans le cortège dionysiaque (Briand 1997: 110-112).

L'étude d'Aristote apporte un fondement scientifique à l'image comique bien souvent associée au verrat en insistant sur le rôle d'un mâle reproducteur à l'importante fertilité et à la période de reproduction ininterrompue en raison des soins domestiques qu'il reçoit, sans pour autant évoquer lui-même la folie de l'animal et l'image populaire qui en découle. Celle-ci est néanmoins bien établie et se construit autour d'un lexique associé à tous les stades de développement du porc. À chaque terme correspond en effet un sens figuré qui rappelle la débauche à laquelle le porc est associé : *χοῖρος* par exemple, qui désigne le porcelet, peut également renvoyer au sexe féminin, de même que *δέλφας* (André 1991: 15 ; Briand 1997: 101-103). Le mot *κάπρος* peut lui-même être employé afin de désigner des hommes débauchés. Nous citerons ici en exemple quelques vers du *Ploutos* d'Aristophane, dans lesquels le poète parodie la métamorphose des compagnons d'Ulysse chez Circé, mettant en scène un groupe de vieillards imaginant sa fortune à venir après que l'identité de Ploutos lui a été révélée :

« Ἐγὼ δὲ τὴν Κίρκην γε, τὴν τὰ φάρμακ' ἀνακυκῶσαν,
ἥ τοὺς ἐταίρους τοῦ - Φίλωνίδου ποτ' ἐν Κορίνθῳ
ἐπεισεν ὥς ὄντας κάπρους
μεγαγμένον σκῶρ ἐσθίειν, - αὐτὴ δ' ἔματτεναῦτοῖς, -
μιμήσομαι πάντας τρόπους·
ὕμεις δὲ γρυλίζοντες ὑπὸ φίλῃδιαι
ἐπεσθεμητρί, χοῖροι. » (Aristophane, *Pl.* 302-308)

(Moi, assurément, Circé, mélangeant ses drogues, qui persuada autrefois les compagnons de [...] Philonides de manger, comme s'ils étaient des verrats, de l'excrément pétri – que celle-ci a pétri pour eux –, je l'imiterai de toutes les manières ; vous, grognant sous l'effet du plaisir, suivez votre mère, pourceaux.)

Nous retrouvons ici deux des termes déjà évoqués pour désigner le porc, *χοῖρος* et *κάπρος*. Ils sont de plus accompagnés du participe *γρυλίζοντες*, qui désigne spécifiquement les grognements du porc et rappelle à ce titre le verbe *σκυζᾶν* associé au chien dans le texte d'Aristote. Ceux-ci se trouvent placés dans un contexte très fortement marqué par l'idée du plaisir charnel, évoqué par *ὑπὸ φίλῃδιαι* mais également par l'image du porc fouisseur d'ordures – métaphore très tôt employée dans le contexte philosophique pour dénoncer les hommes aux mœurs dépravées. On en trouve ainsi une formulation très claire chez Clément d'Alexandrie (*Strom.* 3, 6, 7), reprenant une idée déjà énoncée avant lui par Héraclite, mais aussi par Sémonide (VII, 94 éd. L. M. West) ou bien Aratos :

« Τούτους ἐπιρραπίζων τοὺς δίκην κάπρων καὶ τράγων ζήνοιο μένους, ἵνα μὴ ἀδεῶς ἐσθίοιεν καὶ ὀχεύοιεν. » (Aratos, *Phénomènes* 1123)

(Blâmant ceux qui trouvaient bon de vivre à la manière des boucs et des sangliers, pour qu'ils ne prennent pas de plaisir à manger et à copuler.)

Le lien entre les porcs et l'idée de dépravation est ici clairement évoqué. On retrouve également la figure du bouc, symbole lui aussi de débauche. Le porc apparaît ainsi clairement dans la pensée populaire grecque comme un symbole de fureur sexuelle, qui semble s'exprimer pleinement à travers la figure du *κάπρος*. À travers le verrat s'exprime l'idée d'une masculinité très sexualisée, voire débridée.

Cet aspect qui caractérise le porc dans la littérature n'est peut-être pas sans lien avec ses conditions de vie : contrairement au sanglier, dont la fureur sexuelle est peu reprise hors de la littérature, qui vit dans la nature et voit sa sexualité dépendre des saisons, le porc, vivant aux côtés de l'être humain bénéficie en permanence de conditions favorables à la reproduction. Il peut donc fréquemment s'adonner aux plaisirs de la chair. Dans l'*Histoire des animaux* (Louis 1964, 1968, 1969), cette fréquence des rapports sexuels est seulement décrite en lien avec l'activité de génération des animaux et avec l'influence de ses conditions de vie sur celle-ci. Elle ne fait pas l'objet d'une caractérisation morale. Cependant, la reprise de ce même motif dans la littérature philosophique ou comique prend une autre dimension : le porc et la truie évoquent un modèle de vie et de caractère lascifs, symbole d'une certaine dépravation humaine. On passe ainsi du domaine de la simple observation scientifique à celui de la critique ou de la dérision, l'animal devient le support d'une vision de l'humanité. Ses comportements se chargent de morale pour venir refléter ceux de l'homme. Sans être eux-mêmes débauchés, les porcs deviennent symbole de débauche (Zucker 2005c : 45, 46).

CONCLUSION

Dans son *Histoire des animaux* (Louis 1964, 1968, 1969), Aristote présente le porc et le sanglier non comme deux animaux différents mais comme un seul. Ils possèdent de nombreuses caractéristiques communes, particulièrement sensibles chez le verrat et le sanglier qui partagent notamment des défenses. Seul le mode de vie des deux suidés diffère et ceci a une influence sur leurs caractéristiques, au niveau de leur reproduction par exemple. Chez Aristote, c'est donc au niveau du *βίος*, de l'environnement que se joue la différence entre le porc et le sanglier. C'est en premier lieu à partir de cette même notion que va se dessiner la différence entre le porc et le sanglier dans la littérature grecque ; de la distinction entre animal domestique et animal sauvage dépendent les différentes relations qui vont se tisser entre l'homme et ces animaux. Les porcs vivent au côté des hommes et adoptent en ceux-ci des habitudes semblables aux leurs. Cette proximité permet une identification des comportements humains à ceux des porcs à travers des métaphores philosophiques ou comiques. De même, le sanglier s'inscrit dans un univers sauvage. Ses rencontres avec l'homme sont rares et inscrites dans le cadre d'affrontements violents, de chasses où la bête montre toute son agressivité et son endurance. Ces qualités entraînent un portrait valorisant de l'animal, parfaitement digne de figurer dès lors comme comparant des plus grands

héros épiques. S'opère dès lors un glissement : à partir des différences de lieu de vie, deux comportements se font jour et caractérisent porc et sanglier, les rattachant à des sphères différentes, ce qui se traduit particulièrement dans la littérature où chaque animal est mis en valeur, essentiellement comique pour le porc et épique pour le sanglier. Les animaux apparaissent pour l'homme comme un modèle ou un miroir révélant et possèdent tous deux une forte caractérisation morale. On voit alors glisser l'intérêt du *βίος*, le mode de vie, à l'*ἦθος*, le caractère. C'est sur ce dernier que se fondent les images du porc et du sanglier dans la littérature comique, épique et philosophique. La différence entre les aspects domestiques et sauvages apparaît ainsi comme le pivot entre l'œuvre scientifique d'Aristote et l'image littéraire des deux animaux. L'auteur concentre dans le *βίος* les principales différences entre porc et sanglier, évoquant le caractère mais sans en faire un point d'éloignement entre eux. Cette différence définit des modalités d'existence avec les hommes et de rapports qui vont cette fois permettre à l'animal de montrer, à travers son comportement, son caractère et donc des qualités à partir desquelles se construit un portrait. C'est bien dès lors sur l'*ἦθος*, le caractère des animaux que se développent les littératures philosophiques, comiques et épiques, ce sont bien ses qualités et ses défauts qu'elles mettent en valeur et en lien avec ceux des hommes.

L'*Histoire des animaux* (Louis 1964, 1968, 1969) vient ainsi cristalliser les deux images associées au porc et au sanglier dans la littérature grecque depuis l'épopée homérique, tout en faisant clairement apparaître l'existence de deux animaux qui, même s'ils appartiennent à la même espèce, se distinguent l'un de l'autre. Tout en partant d'un socle commun, chaque animal possède ses caractéristiques propres et l'un et l'autre ne se recouvrent pas entièrement, mais peuvent au contraire s'inscrire dans des catégories différentes, aussi bien au niveau physique que symbolique. Le sanglier est caractérisé par son habitat sauvage qui le distingue du porc domestique, mais également par son rythme de reproduction. Ces singularités participent à donner de lui l'image d'un animal courageux, qui rejoint une dimension épique et héroïque largement mise en valeur depuis l'épopée homérique. Cette image ne fait que l'éloigner de son correspondant domestique ; plus proche du fauve dont il partage l'assurance et la force, le sanglier paraît bien loin des préoccupations agricoles liées au porc. Celui-ci reste confiné à un milieu humanisé où il est reconnu pour sa fécondité qui contribue à construire tout autour de lui un imaginaire lié à la débauche, à la mollesse et aux mauvaises mœurs. Les caractéristiques symboliques appliquées au sanglier, comme au porc, semblent donc trouver chez Aristote un fondement scientifique.

C'est paradoxalement grâce à ces représentations culturelles que nous pouvons associer les deux animaux. En effet, chacun à leur façon, le sanglier et le porc donnent une image de la masculinité, la virilité guerrière et vertueuse d'un côté, l'image d'une puissance masculine débridée et uniquement orientée vers la jouissance de l'autre. Tous les deux s'affirment donc comme deux visions différentes du mâle, ancrées dans la démesure et l'excès de fougue, qu'elle soit combative ou sexuelle.

Remerciements

Nous tenons à remercier les organisateurs du colloque, Meyssa Ben Saad, Axelle Brémont, Yoan Boudes et Simon Thuault, de l'opportunité offerte de participer à cette réunion, de la qualité de celle-ci ainsi que de leurs remarques éclairées. Tous nos remerciements vont également aux relecteurs de notre article pour leur attention et leur patience.

RÉFÉRENCES

SOURCES PRIMAIRES

- ARATOS : voir MARTIN 2002.
ARISTOPHANE : voir COULON & VAN DAELE 2008.
ARISTOTE : voir LOUIS 1964, 1968, 1969.
BÉRARD V. (trad.) 1924a. — *Homère : L'Odyssée*. Tome I, *Chants I-VII*. Les Belles Lettres, Paris, xi + 407 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 23).
BÉRARD V. (trad.) 1924b. — *Homère : L'Odyssée*. Tome II, *Chants VIII-XV*. Les Belles Lettres, Paris, xiii + 449 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 24).
BÉRARD V. (trad.) 1924c. — *Homère : L'Odyssée*. Tome III, *Chants XVI-XXIV*. Les Belles Lettres, Paris, xii + 408 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 25).
CHAMBRY E. (trad.) 1927. — *Ésope : Fables*. Les Belles Lettres, Paris, liv + 324 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 40).
CLÉMENT D'ALEXANDRIE : voir STÄHLIN & FRÜCHTEL 1985.
COULON V. & VAN DAELE H. (trad.) 2008. — *Aristophane : Ploutos*. Les Belles Lettres, Paris, 162 p. (Coll. Classiques en poche; 84).
CROIZET M. 1921. — *Platon, Œuvres complètes*. Tome II, *Hippias majeur, Charmide, Lachès, Lysis*. Les Belles Lettres, Paris, 312 p. (Coll. des universités de France série grecque; 2).
EDMONDS J. M. (trad.) 1992. — *Iambi et Elegi Graeci ante Alexandrum cantati*. T. II. M. L. West, Oxford, 277 p.
ÉSOPE : voir CHAMBRY 1927.
HERMIPPE : voir KASSEL & AUSTIN 1986.
HOMÈRE : *Iliade*, voir MAZON 1937a-d; *Odyssée*, voir BÉRARD 1924a-c.
KASSEL R. & AUSTIN C. (eds) 1986. — *Poetae Comici Graeci*. Vol. V, *Damoxenus-Magnes*. Walter de Gruyter, Berlin, New-York, xxxii + 640 p.
KASSEL R. & AUSTIN C. (eds) 1989 — *Poetae Comici Graeci*. Vol. VII, *Menecrates – Xenophon*. Walter de Gruyter, Berlin, New-York, xxxiii + 813 p.
LOUIS P. (trad.) 1964. — *Aristote : Histoire des animaux*. Tome I, *Livres I-IV*. Les Belles Lettres, Paris, lv + 341 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 164).
LOUIS P. (trad.) 1968. — *Aristote : Histoire des animaux*. Tome II, *Livres V-VII*. Les Belles Lettres, Paris, 325 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 186).
LOUIS P. (trad.) 1969. — *Aristote : Histoire des animaux*. Tome III, *Livres VIII-X*. Les Belles Lettres, Paris, 369 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 189).
MARTIN J. (trad.) 2002. — *Aratos, Phénomènes*. Les Belles Lettres, Paris, clxxxvii + 772 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 389).
MAZON P. (trad.) 1937a. — *Homère : Iliade*. Tome I, *Chants I-VI*. Les Belles Lettres, Paris, xxv + 327 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 83).

- MAZON P. (trad.) 1937b. — *Homère : Iliade*. Tome II, *Chants VII-XII*. Les Belles Lettres, Paris, xi + 325 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 84).
MAZON P. (trad.) 1937c. — *Homère : Iliade*. Tome III, *Chants XIII-XVIII*. Les Belles Lettres, Paris, xi + 367 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 85).
MAZON P. (trad.) 1937d. — *Homère : Iliade*. Tome IV, *Chants XIX-XXIV*. Les Belles Lettres, Paris, xi + 388 p. (Coll. des universités de France Série grecque; 88).
PHRYNICOS : voir KASSEL & AUSTIN 1989.
PLATON : voir CROIZET 1921.
SÉMONIDE : voir EDMONDS 1992.
STÄHLIN O. & FRÜCHTEL L. (eds) 1985. — *Clemens Alexandrinus : Stromata*. Buch I-VI. Akademie-Verlag, Berlin, xix + 544 p.

SOURCES SECONDAIRES

- ANDRÉ J. 1991. — La part des suidés dans le vocabulaire grec et latin. *Anthropozoologica* 14-15 (1) : 5-24.
BORVON A. 2012. — *Acquisition des ressources animales, alimentation carnée et distinction sociale en Anjou de la fin du Xe au début du XIIe siècle. Étude archéozoologique du site de Montsoreau (Maine-et-Loire)*. Thèse de doctorat en Archéologie et Préhistoire, Université Panthéon-Sorbonne – Paris I, 2 vol. (742 p.).
BRIAND M. 1997. — Grec κάπρος : du « porc (vorace) » au « sanglier », in MELLET S. (éd.), *Les zoonymes. Colloque international, Nice, 23-25 janvier 1997*. Faculté de Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice, Nice : 91-115.
CHANDEZON C. 2009. — Le gibier dans le monde grec : rôles alimentaire, économique et social, in TRINQUIER J. & VENDRIES C. (éds), *Chasses antiques : pratiques et représentations dans le monde gréco-romain (IIIe s. av.-IVe s. ap. J.-C.)*. Actes du colloque international de Rennes, Université Rennes II, 20-21 septembre 2007. Presses universitaires de Rennes, Rennes : 75-95.
CHANTRAINE P. 2009. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots*. Klincksieck, Paris, 1154 p.
FRANCO C. 2006. — Il verro e il cinghiale. Immagini di caccia e di virilità nel mondo greco. *Studi Italiani di Filologia Classica* 4 (1) : 5-31.
LAMBERTERIE C. 1994. — Grec σκυζάν, σκυζέσθαι et les grognements d'Héra. *Revue des Études Grecques* (107) : 15-46.
MEISSNER T. 2019. — Griechisch σιάλος "Mastschwein". *Glotta* 95 (1) : 190-200. <https://doi.org/10.13109/glot.2019.95.1.190>
REY A. (dir.) 2001. — *Dictionnaire historique de la langue française*. Dictionnaires Le Robert, Paris, 2808 +p.
SCHNAPP A. 1997. — *Le chasseur et la cité : chasse et érotisme dans la Grèce ancienne*. Albin Michel, Paris, 608 p.
SCHNAPP-GOURBEILLON A. 1981. — *Lions, héros, masques : les représentations de l'animal chez Homère*. La Découverte, Paris, 221 p. (Coll. François Maspero – Textes à l'appui).
TAILLARDAT J. 1985. — *Les images d'Aristophane. Études de langue et de style*. Les Belles Lettres, Paris, 554 p.
ZUCKER A. 2005a. — *Aristote et les classifications zoologiques*. Peeters, Louvain-la-Neuve, Paris, Dudley, 368 p.
ZUCKER A. 2005b. — *Les classes zoologiques en Grèce ancienne : d'Homère à Élien (VIIIe av.-IIIe ap. J.-C.)*. Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 317 p. (Coll. Textes et documents de la Méditerranée antique et médiévale).
ZUCKER A. 2005c. — La sexualité grecque dans le kaléidoscope animal. *Dialogues d'Histoire ancienne* 31 (2) : 29-55.
ZUCKER A. 2005d. — La castration chez Aristote : une théorie sans complexe. *Dialogues d'Histoire ancienne* 31 (2) : 57-63.

Soumis le 4 novembre 2019;
accepté le 18 mars 2020;
publié le 24 avril 2020.